

➤ [] Le clairon Rolland [] <

Le Pin 26 Janvier 1912

Fils d'un paysan des Béverines, il était de la race des foreux du moyen âge : comme eux, il savait combattre avec vaillance et servir avec foi.

A Isly, le 14 août 1844, il fit à la baïonnette une trouée sanglante dans la masse ennemie et revint sans une égratignure. Après le combat, un cheikh blessé, qu'il voulut secourir, lui tira tristement un coup de pistolet presque à brûle poitrine, sans l'atteindre. En 1845, au désastre de Sidi-Brahim, il brûle jusqu'à sa dernière cartouche. Quand les projectiles lui manquent, il utilise sa baguette ; quand il n'a plus rien à mettre dans son fusil, il s'élançe à l'arme blanche ; mais, entouré, écrasé par le nombre, il est garrotté et conduit, au milieu de l'action, à Abd-el-Kader qui, à l'ombre d'un figuier, suivit toutes les préripéties du drame sanglant.

« Come, lui dit-il, pour que les François cessent le feu ». - Rolland prend son clairon et envoie à ses vaillants camarades, qui se défendaient comme des lions tombés dans une embuscade, les notes éclatantes de la charge. L'héroïque phalange, croyant à l'arrivée d'un secours, s'élança soudain dans la direction des son et, comme un flot soulevé par la tempête, elle rompt la digue de fer qui l'enserre, avançant presque jusqu'à l'arrêter l'écume rouge de sa vague furieuse. Ce fut le dernier effort. Tous ceux qui n'étaient pas morts étaient au pouvoir du Pien-nemi.

Rolland accepta la captivité en chrétien, sans

murmurer, en fidèle enfant de la Vierge, espérant
en son secours. Quand les Arabes se décident à se débar-
rasser de leurs prisonniers par un massacre en masse,
il devine leur pensée, leur sinistre projet, et en avertit
ses malheureuses compagnons : « C'est pour cette nuit,
leur dit-il, veilles ! » Seul, il ne désespère pas. Selon
son habitude en pareille occurrence, il récite le "Souvenez-
vous", puis, la main armée d'un couteau qu'il a trou-
vé, il attend. A minuit une grande clamour se fait
entendre. Il se signe et s'élance. Un Arabe se trou-
ve sur son passage : il lui plonge son arme dans la
poitrine, enjambe son cadavre et sort du gourbi.
On le poursuit, il fuit à toute vitesse. La Praie de
clôture l'arrête ; un coup de baïonnette qui devait
le clouer là, lui passe entre les jambes, il fait un
bond et roule de l'autre côté. Deux réguliers le
saisissent par la ceinture de son pantalon ; il se
débat et son pantalon en lambeaux leur reste
entre les mains. Pendant qu'il se sauve encore,
il reçoit une terrible décharge, les balles ne font
que l'effleurer. Il continue sa course, atteint une
colline et, brûlant, s'arrête enfin. De ce point
ultra-minant, il assiste, à la lueur de l'incendie,
à l'explosion de ses amis ; il entend leurs cris
d'angoisse. Puis tout s'éteint, tout se tait ; Le
sacrifice est consummé ; il est seul !

Il se remet en marche... il erre à l'aventure...
il se trouve, au bout de trois jours, en face de deux
Kabyles. L'un d'eux lève le bras pour le frapper-
der, mais l'autre l'arrête ; on le lie puis, dans l'es-
poir d'une récompense, les deux Arabes le condui-
ssent, à travers mille obstacles, au camp français.
Là il est entouré, fêlé, et reçoit la dégration de la légion dihom-
meyer... Et comme on s'étonnait sur sa chance : « Mon général, dit-il, c'est que je porte une bonne cuirasse ! » Et, découvrant
sa poitrine, il montre son scapulaire.